

## Des pensées sans penseur\*♦⊗⊗

Claudio Neri

Bion a ouvert le séminaire qui s'est tenu le 15 juillet 1977 à Rome par ces mots :

Je commencerai en disant que, quand « il y a de nombreux individus [...], il y a aussi de nombreuses pensées sans penseurs. Ces pensées sans penseurs flottent dans l'air, quelque part. »

Les “pensées sans penseur” sont des pensées – mais aussi des sentiments – qui n'ont pas encore été accueillies dans le psychisme des individus et qui attendent que quelqu'un leur donne une forme et une expression. Elles peuvent être pensées, mais aussi rester en « suspens » jusqu'à ce que se créent les conditions pour que quelqu'un les accueille et leur donne une forme communicable. Bion a poursuivi son propos de la manière suivante :

« J'espère que l'un d'entre nous pourra se sentir prêt à loger ces pensées dans son psychisme ou dans sa personnalité. Je me rends compte que je demande beaucoup, car ces pensées sans penseurs, ou pensées errantes, sont aussi potentiellement des pensées sauvages. [...]

Nous voulons tous avoir des pensées bien apprivoisées, bien civilisées, qu'il s'agisse de pensées rationnelles, bien comme il faut. Malgré cela, j'espère que vous osez donner à ces pensées, qu'elles soient irrationnelles ou sauvages, une forme d'abri temporaire pour ensuite les revêtir des mots appropriés, les exposer publiquement et les afficher, même si elles ne paraissent pas bien outillées. »<sup>1</sup>

---

\* Présenté au congrès sur « L'actualité de la pensée de Bion » organisé par la SEPEA, Société européenne pour la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent – Paris, 2 juillet 2005.

♦ Traduit de l'italien par Antonella Angelini Rota

⊗⊗ Je désire remercier Carole Beebe Tarantelli pour les indications sur Martin Luther King en tant que « mystique », dans le sens que W.R. Bion attribue à ce terme. Un remerciement particulier à Laura Selvaggi pour son travail compétent et créatif de mise au point.

<sup>1</sup> On retrouve, dans ces affirmations, un écho des études de Bion à Oxford, notamment Platon et Kant: il existe un monde des idées en soi, dont on ne peut connaître que les transformations ou les manifestations. Une autre référence philosophique est la notion de Monde 3 (*World 3*) de Popper. Ce travail ne porte pas

**1977**

En écoutant Bion, je pensai qu'il nous proposait ainsi un changement de perspective radical : considérer que ce n'est pas nous (les individus) qui produisons les pensées et les fantasmes, mais que ce sont ces derniers qui – en suivant l'évolution incessante de « O », la réalité en soi – peuvent intercepter notre psychisme, en franchissant la barrière émotionnelle et intellectuelle que nous-mêmes et la société opposons à leur accès (cf. Grotstein, 2004). Ce que Bion proposait n'était donc pas de dévoiler une signification latente, mais d'enclencher des transformations en cascade qui auraient démarré dès qu'une « pensée sans penseur » était accueillie. Dans cette perspective, la distinction entre Inconscient, Préconscient et Conscience n'avait pas d'importance. Les pensées sans penseur pouvaient être inconscientes, préconscientes, mais aussi des pensées conscientes que personne n'avait encore pensées. Ces dernières correspondent à ce que Christopher Bollas (1987) appelait le « connu non pensé ». En reprenant les mots de Bion, les pensées sans penseur étaient « dans l'air, quelque part. »

Les transformations en cascade qui s'enclenchent lorsqu'une pensée sans penseur est accueillie concernent aussi bien la pensée que la personne qui l'a accueillie. La théorie de Bion postule, en effet, que le psychisme (l'appareil pour penser les pensées, la capacité de penser) s'est développé et continue de se développer pour répondre à la sollicitation des pensées sans penseur et, plus précisément, au besoin de les transformer. La fonction crée la structure et non pas vice-versa. C'est une hypothèse originale et intéressante, tant du point de vue de la théorie que de la pratique clinique.

Je pensai que – pour répondre à cette sollicitation de Bion – les autres participants de l'atelier et moi-même devions simplement faire preuve de courage et exprimer nos fantasmes, même les plus bizarres, nos théories les plus hardies (Neri, 1999).

**2006**

En réfléchissant, plusieurs années plus tard, sur les propos de Bion, j'ai compris que sa proposition n'était pas simplement une invitation à associer librement et à laisser émerger tout ce qui nous venait à l'esprit. Bion faisait appel à notre courage, mais également à notre sens de responsabilité et à notre capacité d'être disciplinés.

---

toutefois sur les modèles philosophiques liés aux pensées sans quelqu'un qui les pense ; il se concentre plutôt sur les retombées que cette idée peut avoir dans le domaine de la pratique clinique.

Les participants de l'atelier étaient tous des psychanalystes ou des psychothérapeutes de groupe. La proposition de Bion avait précisément quelque chose à voir avec leur métier. Le psychothérapeute doit savoir affronter le risque lié au fait de se mettre en contact avec quelque chose qu'il ne connaît et ne maîtrise pas. Le contact avec cet « incontrôlable en évolution » est crucial pour l'avancement de l'analyse.

Bion nous recommandait en outre de prêter attention – au cours de l'atelier, mais également par la suite, avec nos patients – non seulement aux personnes et aux relations qu'elles établissaient avec nous et vice-versa, non seulement à leurs fantasmes, besoins et aspirations, mais aussi et surtout à ce à quoi elles étaient soumises, à ce par quoi elles étaient bombardées et à quoi elles devaient répondre, en développant la capacité de penser ou, au contraire, en restant écrasées et paralysées.<sup>2</sup>

## Les pensées sauvages

Dans certains de ses travaux (1977a), Bion distingue les pensées sauvages des pensées errantes ou pensées qui se sont perdues. Dans mon expérience, cette différenciation ne s'est pas avérée très utile. J'ai par contre trouvé qu'il était bon de séparer les divers aspects et phénomènes qui entrent dans sa notion de « pensées sans penseur ». Il m'a également paru utile de me pencher sur la qualité « sauvage » que certaines pensées semblent posséder.

Un premier aspect contenu dans la notion de pensées sans penseur – comme je l'ai déjà indiqué en parlant de la manière dont j'ai accueilli sur le moment la proposition faite par Bion durant l'atelier – a beaucoup en commun avec le processus de la libre association et avec le fait d'exprimer tout ce qui émerge au fur et à mesure dans l'esprit. La notion de pensées sans penseur contient aussi, à mon avis, l'idée que ces pensées sont une manifestation de « O » : elles peuvent donc ne pas flotter simplement quelque part dans l'air, mais évoluer vers les penseurs et parfois faire pression sur eux.

---

<sup>2</sup> Je compléterai cette partie de mon exposé par une brève note sur une expérience plus récente (des dix dernières années) qui m'a permis de mieux comprendre ce genre de phénomènes. Il s'agit du *Social Dreaming*, une technique de travail de groupe mise au point au Tavistock Institute par Gordon Lawrence (2004), dans laquelle les rêves – racontés dans des rencontres de groupe ad hoc dénommées matrices – sont utilisés comme un mode privilégié pour représenter non pas le monde intérieur du rêveur, mais la réalité sociale et institutionnelle. Dans l'expérience du *Social Dreaming*, l'attention n'est pas concentrée sur le rêveur et sur son vécu, mais sur le rêve, ou plutôt sur les rêves et sur leur manière de s'entrecouper et de se combiner jusqu'à former une image du contexte dans lequel on vit et on opère. L'hypothèse fondamentale d'une utilisation des rêves dégagée des rêveurs se développe dans l'idée des « rêves en quête d'un rêveur », qui peuvent produire des transformations importantes dans le contenant (psychisme – individu – groupe – institution) qui les accueille.

Les « idées sauvages » peuvent, par exemple, correspondre aux pensées que les patients avec un fonctionnement psychotique prédominant vivent comme quelque chose qui envahit leur psychisme et contre quoi ils essaient de se protéger en mettant en œuvre des défenses obsessionnelles et des réactions de retrait. Les individus qui ont recours aux défenses obsessionnelles tiennent constamment leur esprit occupé pour éviter de sombrer dans des expériences chaotiques et insupportables liées à la possibilité de penser quelque chose de bouleversant. Cette condition est rendue encore plus difficile par la présence d'un « juge intérieur » très sévère, qui ne tolère pas que la pensée puisse se développer dans des directions non prévues et éventuellement transgressives. Cela me fait penser à un patient – un coiffeur pour hommes – qui, craignant de couper la gorge à ses clients, devait contrôler vingt fois son rasoir. Un autre patient décrit ainsi sa pensée – soumise, d'une part, à la pression de la transgression et, de l'autre, à celle du contrôle : « Moi, avec les pensées, je tranche la chair et les os ». L'expérience d'une pensée plus libre est vécue, dans ces cas, non pas comme quelque chose qui détermine une évolution de la personnalité, mais comme le risque de devenir la proie d'un chaos terrifiant.

Les vécus douloureux et angoissants de ces patients sont ressentis par le psychothérapeute de la manière suivante : « Nous nous approchons de quelque chose... » ou « Nous pouvons tomber dans quelque chose » ou encore « Quelque chose est en train d'arriver et nous ne savons pas ce qui va se passer ».

On peut identifier les idées sauvages non seulement avec les émergences liées à la psychose, mais aussi avec des changements qui, initialement, coupent le souffle. Les idées sauvages sont – à mon avis – les hormones qui bombardent, avec une violence subversive, le psychisme et la personnalité des enfants à la puberté, des jeunes à l'adolescence et des hommes et des femmes à l'andropause et à la ménopause. Je me réfère ici à quelque chose qui a le caractère d'une émergence instinctuelle ou d'une nécessité imposée par une réalité très puissante, irréductible et évolutive à laquelle l'individu est obligé de se confronter.<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Comme l'écrit James Grotstein (2004) : « La force évolutive de « O » et les pensées qui n'ont pas encore été pensées (« pensées sans penseur ») provenant de « O » évoquent en moi la force des pulsions instinctuelles – notamment si on considère que l'expérience de « O » faite par l'enfant/analysant [n'est pas de nature abstraite ou mystique], mais qu'elle est toujours celle d'une condition en évolution sollicitée par les stimuli liés à l'expérience, qui semblent souvent provenir de l'extérieur (« impressions sensorielles » d'expériences émotionnelles). » (traduction libre).

## La responsabilité de la pensée

Une autre approche consiste à prendre en considération les idées qui ont une qualité subversive et potentiellement destructive. Isaiah Berlin (1997) se réfère à cette qualité lorsqu'il écrit :

« Il y a plus de cent ans, le poète Heine exhortait [...] à ne pas sous-estimer le pouvoir des idées : les contenus philosophiques cultivés dans le calme du bureau d'un professeur peuvent détruire une civilisation. »\*

Lorsque Berlin décrit la capacité déstabilisatrice de certaines idées, il se réfère à Marx et à la révolution bolchevique dont il avait connu les effets douloureux sur sa propre vie et sur celle de sa famille.

Thomas Mann (1953) reprend les considérations de Heine, en les rapportant non pas à Marx, mais à Nietzsche. Il affirme que les pensées de Nietzsche contiennent une qualité sauvage, qu'il ne s'est pas chargé de penser, et il ajoute quelques réflexions sur la responsabilité du penser que Bion aurait sûrement appréciées :

« Sur le plan personnel, Nietzsche [...] avait une nature [...] délicate, compliquée, capable d'une souffrance profonde, hostile à toute forme de brutalité [...]. Mais, en contradiction héroïque avec lui-même, il donna naissance à une doctrine farouchement anti-humaine, dont les concepts favoris étaient la puissance, l'instinct, le dynamisme, le surhomme, la cruauté naïve, la "bête blonde", la force vitale amoral et triomphante. [...] »

« Personne ne doute que Nietzsche se retournerait dans sa tombe s'il savait l'usage qu'on a fait de sa volonté de puissance. [...] »

« Mais sa doctrine fut un poème empreint d'ivresse romantique : en l'écrivant, il ne s'interrogea jamais sur les effets qu'aurait eus sa pensée en termes de réalisation politique. Son œuvre hautement tragique a malheureusement contribué au déclin de la "liberté allemande" [...] »\* (cf. Neri, 2004).

Bion distingue la pensée en tant que pénétration, capacité technologique, de la responsabilité de penser. Cette dernière est une capacité transformatrice qui agit tant sur les pensées que sur la manière dont elles sont pensées et communiquées. Le penseur doté de cette capacité transformatrice se charge d'imaginer ce qui peut arriver, quelles seront les conséquences d'une pensée déterminée. Il se charge

---

\* NDT : traduction libre.

d'adapter la pensée à la réalité sur laquelle celle-ci influera et tient compte également du vécu et de la sensibilité de celui qui accueille cette pensée.

La responsabilité de la pensée peut être mise en relation avec ce que Bion a qualifié de *capacité négative*, c'est-à-dire la capacité de laisser la pensée ouverte, non saturée, en réduisant ainsi sa rigidité et les idéalizations qui l'accompagnent.

Eugenio Gaburri (2005), dans un récent ouvrage, parle du « facteur t », le facteur tendresse. Un parent peut regarder son enfant et être amené à l'investir massivement de ses fantasmes et de ses projections. Si toutefois le parent s'arrête un instant, il peut réussir à voir son enfant dans ses manières d'être spontanées. Dans le premier cas, le parent a ôté quelque chose à son enfant et aura tendance à le remplir de minauderies réparatrices ; dans le deuxième cas, un sentiment de tendresse surgira en lui. Le « penseur responsable » introduit cette « tendresse » dans la pensée : il éprouve de l'empathie pour la personne à laquelle il communiquera ses pensées.

### **Le penseur-mystique et la nouvelle idée**

Les « pensées sans penseur » sont des idées liées à quelque chose qui n'a pas encore été formulé. Les « pensées sans penseur » sont aussi des questions et des problèmes qu'il est essentiel de saisir et de formuler, auxquels il est vital de donner une réponse constructive si on veut rester vivant et aller vers l'avenir.

Un exemple est fourni par Martin Luther King et par les idées sur les droits civils et l'égalité raciale. Martin Luther King n'a jamais revendiqué d'avoir découvert ces idées qui, en effet, avaient déjà été formulées avant lui. Il a par contre revendiqué le fait d'avoir compris que les temps étaient mûrs pour que ces idées, qui n'avaient jamais été réalisées, puissent l'être désormais. Il favorisa une évolution de ces idées qui permit de les traduire en une action collective de réforme sociale. Comme l'écrit Carol Beebe Tarantelli (2006) : « penser l'idée de l'égalité raciale [...] transforma le contenant psychique d'innombrables personnes pour qu'elles puissent contenir l'idée de réaliser un changement social et cette transformation créa la possibilité d'une action qui transforma à son tour le contenant institutionnel. Cette transformation transforma ensuite le sentiment/pensée que presque toutes les personnes incluses dans ce contenant universel (le Sud, les Etats-Unis, le monde occidental) pouvaient alors contenir. »\*

---

\* NDT : traduction libre.

## Le coût de la non pensée

Ne pas saisir et ne pas formuler, ne pas se confronter aux idées de son temps a, au contraire, un effet semblable à celui d'une maison qu'on n'a pas aérée et ouverte au soleil pendant longtemps. La maison moisit et devient malsaine ; elle est envahie par les vers rongeurs, les parasites et les insectes. Le psychisme de ceux qui ne pensent pas de nouvelles pensées se remplit de vieilles pensées devenues des préjugés, des craintes et des spectres ou revenants.

Ibsen (1894) – dans le dialogue crucial entre le pasteur Manders et Madame Alving – fait dire aux deux interlocuteurs :

« *Le Pasteur Manders* : Ce sont là des sujets dont je ne veux pas m'entretenir avec vous, madame. Vous êtes loin d'être dans la disposition requise. Seulement, quand vous osez dire qu'il y a lâcheté de votre part à...

*Madame Alving* : Ecoutez-moi et sachez comment je l'entends. Si je suis ainsi troublée, craintive, c'est que qu'il y a comme un monde de revenants dont je sens quelque chose en moi, quelque chose dont je ne me déferai jamais.

*Le Pasteur* : Comment avez-vous dit ?

*Madame Alving* : J'ai dit un monde de revenants. Quand j'ai entendu là, à côté, Régine et Oswald, ça a été comme si le passé s'était dressé devant moi... Mais je suis près de croire, pasteur, que nous sommes tous des revenants. Ce n'est pas seulement le sang de notre père et mère qui coule en nous, c'est encore une espèce d'idée détruite, une sorte de croyance morte, et tout ce qui s'ensuit. Cela ne vit pas, mais ce n'en est pas moins là, au fond de nous-mêmes, et jamais nous ne parvenons à nous en délivrer. Que je prenne un journal et me mette à le lire : je vois des fantômes surgir entre les lignes. Il me semble, à moi, que le pays est peuplé de revenants, qu'il y en a autant que de grains de sable dans la mer. [...] »

Le terme « fantasme », quand il se rapporte au travail analytique, désigne quelque chose de vivant. Il indique également les résistances que l'émergence ou la réémergence de ce quelque chose peut provoquer et, de fait, provoque.<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Les psychanalystes italiens emploient rarement le terme « *fantasma* » (fantôme). En italien, ce mot indique une entité vêtue d'un suaire qui circule la nuit en traînant bruyamment ses chaînes. Le « revenant » est un mauvais fantôme, le plus souvent le fantôme d'un mort vindicatif et sans répit. Les termes techniques qu'on emploie en psychanalyse sont « *fantasia* » (fantasme) ou « *fantasia inconscia* » (fantasme inconscient). Ces deux termes découlent directement de « die Phantasie » de Freud. Les psychanalystes français emploient par

Par contre, les revenants ou les fantômes dont parle Madame Alving sont morts.<sup>5</sup> « Cela ne vit pas, mais ce n'en est pas moins là, au fond de nous-mêmes... » Ces idées mortes ont occupé la place qu'auraient dû avoir les nouvelles idées, si nous les avions pensées. Ces idées mortes n'ont pas su se modifier ; elles n'ont pas su laisser un peu de place pour que de nouvelles pensées puissent se joindre à elles. Elles sont même entrées en compétition avec les nouvelles idées et leurs restes entravent les relations et rendent l'espace de notre vie inhabitable.

Quelle forme ces anciennes idées ont-elles prise ?

Madame Alving – dans sa réplique au pasteur Manders, qui peut être vue à la fois comme un délire et comme une description scientifique innovante - dit qu'elles lui semblent des grains de sable : elles sont morcelées et inanimées. Ces grains de sable ne deviennent visibles que dans de rares occasions et se présentent comme des revenants.

Ces idées, où sont-elles passées ?

Madame Alving dit que les grains de sable surgissent des pages des journaux que nous prenons et que nous feuilletons. Les grains de sable occupent les espaces entre deux lettres, les vides qui séparent les mots, le contexte qui rend le texte compréhensible, le décor qui anime la scène.

Madame Alving parle de journaux et non de livres. Elle se réfère donc à la vie quotidienne, aux espaces où nous vivons, aux silences entre les individus, aux pauses entre deux actions.

## La calcification des idées

D'après Bion, les pensées – une fois qu'elles ont été pensées – subissent inévitablement une calcification progressive. Elles sont définies plus clairement, réduites en formules, organisées en entrées de dictionnaires et de manuels. Les pensées calcifiées ne sont plus adaptées à la pensée naissante. Pour le redevenir, elles devraient auparavant être attaquées et transformées pour briser leur forme organisée et faire réémerger les aspects chaotiques et évolutifs qu'elles contiennent.<sup>6</sup>

Le processus de calcification que subissent inévitablement les pensées peut s'accompagner ou pas d'une mutation virale de ces dernières. Corrao (1997) parle

---

contre couramment le terme « fantôme ». L'extension sémantique de ce mot « ne correspond pas exactement au terme allemand puisque son extension est plus étroite. Il désigne telle formation imaginaire particulière et non le monde des fantasmes, l'activité imaginative en général. (Laplanche et Pontalis, 1998, p. 152).

<sup>5</sup> Le titre italien de l'ouvrage d'Ibsen est « *Gli spettri* ». Sa traduction française, « Les Revenants », reprend à la lettre le titre original norvégien *Gengangere* (ceux qui reviennent).

<sup>6</sup> Il faudrait qu'une oscillation de D à PS se produise.

d'une reproduction virologique de la pensée devenue un « lieu commun ». Un lieu commun, un slogan, peut être répété à l'infini avec un coût de pensée zéro pour celui qui le répète.

Il y a toutefois un autre type de coût : les pensées-slogans peuvent finir par occuper tout le champ, en empêchant la rencontre et la confrontation des esprits.

De même, dans les hôpitaux et dans les centres d'hygiène mentale, tomber dans la routine, ne pas prendre de responsabilités, peut créer dans le champ partagé des poches dévitalisées et pleines de colère qui se manifestent parfois comme une attaque furieuse, silencieuse et passive à toute initiative.

## Champ

En psychanalyse et dans la psychothérapie de groupe, on désigne la série de phénomènes, d'espaces et de contextes dont parle Madame Alving – dans le passage que j'ai cité – par le terme « champ ».

La théorie du champ et son emploi en psychanalyse ont été longtemps au cœur d'un débat qui a conduit à distinguer cette notion de celle de transfert, de relation et de cadre (*setting*) (Neri, 2006).

On a étudié, en particulier, les situations où le champ dans lequel la relation analytique devrait se développer est devenu le dépôt de sentiments, de tensions, de vieilles pensées (innombrables grains de sable).<sup>7</sup>

La notion de champ – opportunément élargie – permet aussi de mieux comprendre l'idée des « pensées sans penseur ». Bion, avec la notion d'« espace bêta », complète son élaboration théorique (Lopez Corvo, 2003) en introduisant l'hypothèse d'un espace mental de pensées « non pensées » et « impensables ». Le champ peut en effet être considéré comme le « lieu » (dans sa double acception théorique et clinique) où les « pensées non pensées », les « pensées impensables », les

---

<sup>7</sup> Paola Camassa (2005) emploie l'expression « fantômes de fantômes » pour indiquer « ceux qui étaient des fantômes », en évoquant les « fantômes des quantités disparues » de Bion (1965). Par cette expression suggestive, Bion se référait à la polémique entre l'archevêque George Berkeley et Isaac Newton à propos du calcul différentiel. Newton avait parlé de « quantités fluentes » (« *flowing quantities* ») et Berkeley les avait redéfinies ironiquement « fantômes des quantités disparues » (« *Ghost of Departed Quantities* »). D'après Bion, l'expression de Newton promouvait l'investigation scientifique, alors que la critique de Berkeley – qui niait la réalité et la vitalité des quantités en jeu – était plutôt une tentative d'éviter le désordre lié au changement.

« pensées sans penseur » restent en suspens, en attendant d’être pensées (Neri, 1995-2004, 2006).

L’utilité de cette perspective est d’emblée évidente quand on travaille dans une institution (un hôpital, une école, un centre d’hygiène mentale). Lorsqu’on entre dans un service d’hôpital ou dans la salle commune des intervenants d’un centre d’hygiène mentale, on entend souvent des phrases du genre : « L’atmosphère ici est vraiment lourde » ou bien « Aujourd’hui, l’air est à couper au couteau ». On peut dire que les membres d’une institution sont soumis, par l’effet de leur participation au champ institutionnel, aux pressions des « émotions, fantasmes, pensées non pensées » qui s’exercent sur eux sous la forme d’un « poids » ou de « couteaux ». Si ce qui fait pression sur les individus – qui partagent le champ correspondant au centre d’hygiène mentale, au service ou au groupe – était pensé, l’atmosphère deviendrait plus respirable.

La notion de champ s’avère également utile en psychothérapie et en psychanalyse. Dans certains cas, par exemple, il peut être avantageux d’adopter un vertex qui ne cherche pas à localiser un problème ou une « tension » donnés dans le patient ou dans la mère ou le conjoint de ce patient. Faire l’hypothèse que le problème se trouve quelque part dans l’air permet de se concentrer sur le problème à penser, en évitant de gaspiller les énergies pour essayer de l’attribuer à l’une ou l’autre des personnes impliquées.

Un travail délicat et peu apparent, réalisé durant l’analyse, consiste en effet à créer un champ de stabilité et non-moralisme, un champ relativement ordonné où de nouvelles pensées et sentiments peuvent émerger (Gaburri 1998, Ferro 2003).

L’analyste – selon la théorie classique – a accès uniquement aux états d’âme et aux fantasmes que le patient lui présente au fur et à mesure à travers ses paroles, le récit de ses rêves et ses libres associations. La théorie du champ permet, par contre, d’envisager que l’analyste a également accès (de manière directe) aux pensées sans penseur faisant pression sur le champ qu’il partage avec le patient. Le fait que l’analyste accueille ou pas ces pensées influe sur le déroulement de l’analyse.

Je ne développerai pas davantage ce thème. L’emploi clinique de la notion de champ exigerait, en effet, une présentation complexe et articulée ; j’ai essayé de développer cet aspect dans un autre ouvrage (Neri, 2006). Je laisserai donc de côté les arguments et les raisonnements trop vastes et me limiterai à proposer une question et un bref récit qui font allusion, de manière métaphorique, au rapport entre pensées sans penseur, champ et travail analytique.

## Le vieux sage chinois et la perle

Les anciens maîtres Zen exerçaient leur esprit en se consacrant à l'occupation spirituelle du jardinage. Ils passaient de longues heures à soigner leurs mystérieux et symboliques petits jardins de pierres et de sable. Peut-on assimiler à cette pratique les soins que le psychanalyste consacre au champ dans lequel se déroule la relation entre le patient et lui ?

La question devient plus claire et intéressante si on évoque le conte « Le vieux sage chinois et la perle ».

Un vieux sage avait perdu une perle. Il ratissa minutieusement le plancher et les murs de la pièce, en cherchant partout avec une grande attention et un grand soin. « A la fin, déclara-t-il, c'est mon inattention qui l'a trouvée ! ». <sup>8</sup>

Le soin consacré à ranger et à rendre favorables les caractéristiques du champ (le ratissage minutieux de la pièce) est essentiel pour le travail analytique. Freud (1991) parle de l'attention, une capacité active qui va vers la réalité : « *[L'attention] va vers les impressions sensorielles au lieu d'attendre leur apparition.* »\* Pour chercher la perle, il faut regarder attentivement partout.

Pour voir vraiment la perle, il faut également être disponible à l'irruption inattendue de l'*insight*, de la nouvelle idée. Il faut, autrement dit, laisser une place pour qu'elle se présente. Il faut donc aussi être un peu inattentif ou réceptif. Pour saisir et accueillir la pensée non pensée, les deux fonctions sont nécessaires : aussi bien maintenir l'attention que la perdre.

---

<sup>8</sup> C'est un conte que m'a raconté Francesco Corrao (1976) au cours de notre travail de supervision.

\* NDT : traduction libre.

## Bibliographie

- Beebe Tarantelli C. (2006). *Thoughts without a thinker and Martin Luther King*. Manuscrit inédit.
- Berlin I. (1997). *The Proper Study of Mankind: An Anthology of Essays*. London (Quoted according to Hardy H. (2000). Foreword to Berlin I. (2000). *The Power of Ideas*. London. Princeton University Press.
- Bion W.R. (1983). *Bion in Rome*. The Estate of W.R. Bion, London. Séminaires italiens
- Bion W.R. (1977a). *Taming wild thoughts*, London, Karnak Books [trad. fr. *Pensée sauvage, pensée apprivoisée*, Larmor-Plage, Editions du Hublot, 1998].
- Bollas Ch. (1987). *The Shadow of the Object: Psychoanalysis of the Unthought Known*, New York, Columbia University Press.
- Camassa P. (2005). Intervention au séminaire qui s'est tenu le 27 mai 2005 au Centre de Psychanalyse de Palerme.
- Corrao F. (1976). Communication personnelle.
- Corrao F. (1977). Communication personnelle.
- Ferro A. (2003). *Fattori di malattia, fattori di guarigione*, Milano, Cortina.
- Freud S. (1911). *Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*. **G.W. VIII** [trad. fr. Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques, in *Résultats, idées, problèmes*, I, 1890-1920, PUF, 1984, p. 135-144].
- Gaburri, E. (1998). Il Campo gruppale e la “non cosa”. In G. Ruggi, E. Gaburri, *Campo gruppale*. Roma, Borla.
- Gaburri, E. (2005). *La “corrente” di tenerezza (tra pulsione e rêverie)*. Manuscrit inédit.
- Grotstein J.S. (2004). “The seventh servant”: The implications of a truth drive in Bion's theory of “O”. *Int. J. Psycho-Anal*, 85, 5, 1081-1102.

Ibsen H. (1894). *Gengangere*. Svenska, Pocket Språk. 1938. [trad. fr. *Les revenants*. Paris, Librairie académique Perrin, 1961].

Laplanche J., Pontalis J.-B. (1988). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, Quadrige/P.U.F., 1998.

Lawrence W.G. (2004). *Transforming thinking through social dreaming*. Manuscrit inédit.

Lewin, K. (1948). *Resolving Social Conflicts*, New York, Harper.

Lewin, K. (1951). *Field Theory in Social Science*, New York, Harper & Row.

López-Corvo, R. E. (2003). *Dictionary of Wilfred R. Bion's Work*. London, Karnac.

Mann, T. (1953). *Altes und Neues*. S. Fischer, Frankfurt a.M.

Neri C. (1995-2004). *Gruppo*, Roma, Borla (trad. fr. *Le Groupe. Manuel de Psychanalyse de groupe*. Paris, Dunod, 1997).

Neri C. (1999). Une pièce, où des gens parlent et discutent. Le modèle implicite de groupe chez W. R. Bion. *Revue Française de Psychanalyse*. LXIII, 3, 859-865.

Neri C. (2004). The F factor: Modifications in the course of group psycho-therapy training, *The European journal of psychiatry*, vol. 18.

Neri C. (2006). La nozione di campo: nota storico critica. En cours de publication dans *Rivista di Psicoanalisi*.

Popper K.E. (1963). *Conjectures and Refutations*. London, Routledge.

-----  
Adresse de l'auteur :  
Claudio Neri  
Via Cavalier D' Arpino, 26  
00197 Rome  
[cav.darpino@mlink.it](mailto:cav.darpino@mlink.it)